

Abaissement de notre race, l'anglicisation systématique du Bas-Canada.

(A continuer.)

Les employés du gouvernement.

S'il est sur la terre du Canada une classe d'hommes heureux, une classe de privilégiés, une classe d'enfants gâtés de la Fortune, — c'est certainement celle des employés du gouvernement.

Ils boient et mangent plein leur ventre, sans plus s'occuper du lendemain ; ils ont de gros salaires, sont mis comme des princes, font une ou deux heures de bureau par jour, tout comme s'ils n'étaient pas obligés d'en faire plus : puis, le reste du temps, ils se promènent, et se promènent sans cesse.

On les rencontre partout : dans la rue St. Jean, à la Basse-ville, quelquefois même dans St. Roch, où ils daignent descendre de temps en temps, aux théâtres, aux concerts, aux bals, aux lieux d'élections, etc.

C'est à croire qu'ils ont des ailes, tant leurs personnes sont transportées rapidement d'un lieu à un autre.

Voyez plutôt.

L'autre jour je rentrais au bureau, venant de la Basse-ville où j'avais assisté au départ du *Quebec*.

Tu connais B., dis-je à Tou-Tou

— Sans doute ; qui ne le connaît pas ?

— Eh ! bien, il était encore au départ du vapeur de Montréal.

— Impossible mon cher Tape-à-mort.

— Comment cela, impossible ? mais puisque je l'ai vu, moi.

— Tu te seras trompé ; tu l'auras pris pour un autre.

— Y songes-tu ? Je suppose qu'il n'y a pas dans Québec deux hommes comme B. Un grand diable de six pieds et demi !

— C'est vrai. Mais enfin, je ne dormais pas quand, il y a à peine quelques minutes, je l'ai rencontré sur la rue St. Jean avec une jeune fille qui lui battait les flancs de son énorme chignon.

— C'est étrange. Cet homme aurait-il commerce avec quelque puissance occulte ?

— Je n'en sais rien, mon cher ; mais les faits sont là.

— Etrange ! étrange ! murmurai-je longtemps.

La chose en resta là.

Dix minutes après, entre un ami.

— "Qu'as-tu donc ; tu m'as l'air d'une humeur....."

— Ne m'en parle pas. Figure-toi que je viens de rencontrer ce diable de B.... et qu'il m'a chanté des bêtises quand je lui ai demandé de me payer mes dix chelins.

— Pas de blagues ! tu n'as pas vu B....

— En voilà bien d'une autre à présent. J'ai encore toutes chaudes dans les oreilles les bêtises qu'il m'a dites.

— Voyons, franchement, où cela ?

— Au bazar, sac à papier !

— Sur ton honneur ?

— Sur mon honneur.

Les bras nous tombèrent, à Tou-Tou et à moi, et nous murmurâmes plus étonnés que jamais :

"Etrange ! étrange ! !

.....
Ce qui est arrivé pour B... arrive pour tous les autres, à quelques exceptions près ; car il n'y a pas de doute que plusieurs employés du gouvernement agissent consciencieusement et travaillent beaucoup. Ceux-là sont les vieux qui ont blanchi sur leur ouvrage.

Mais les jeunes ? mais l'essaim de frelons qui se sont abattus sur la ruche publique, poussés par le vent de la protection et du favoritisme ? Ah ! ceux-là flânent, ceux-là ne sont évidemment pas ce à quoi ils sont tenus !

Allez-vous me prouver, par exemple, que l'on peut impunément passer des quinze jours à effeuiller de marguerites sur les terres de Bacchus, parce qu'on est du département des terres de la Couronne ! Et peut-on excuser le gouvernement de prendre dans un autre bureau, avec une augmentation de salaire encore, un homme qui vient d'être chassé de son département pour mauvaise conduite !

Malheureusement, ces choses-là arrivent tous les jours ; et bientôt, on sera obligé d'emprunter la lanterne de Diogène pour chercher un homme dans les bureaux du gouvernement.

(A continuer.)

TAPE-A-MORT.

L'Élection du quartier St. Jean,

L'élection du quartier St. Jean, qui vient de se terminer par le triomphe de M. Lafrance, a vu se renouveler les hideuses scènes de basse cabale, de-

venues aujourd'hui l'accessoire obligé de toute élection. On a l'habitude de se taire sur ces sortes de choses ; mais il appartient à nous de lever le voile qui les déroberait à la connaissance du public et de les exposer en plein soleil. Nous le ferons, hardiment convaincus que tout, même les infames, doit passer dans l'incorrupible creuset de l'opinion publique.

D'abord, disons en fait que M. Amyot et ses partisans ont, dans cette affaire, joué un bien triste rôle. Il n'est pas de moyens qu'ils n'aient employés de surprises, de ruses dont ils n'aient usé, de pressions qu'ils n'aient exercées. L'argent a largement circulé ; les chartiers véritables et les vingt-quatre faux chartiers de M. Gauvreau n'ont cessé de transporter les voteurs et les voteuses (Dieu sait lesquelles !) ; enfin, tout le *troublement* de moyens usités en pareille circonstance ont été mis à contribution pour aider une lutte contre un homme qui ne se présentait qu'avec sa seule influence morale, ses capacités, sa justice et sa modération.

On en a fait une question de partis, et on a vu des gens comme MM. Renaud, Peters, McGreevy, Gauvreau forcer les hommes à leur service de voter pour M. Amyot, les menaçant de les renvoyer et de les priver ainsi de l'unique chance qu'ils avaient de nourrir leurs familles, hélas ! si souvent visitées par la faim. Et bien d'autres choses encore dont nous ne voulons pas noircir nos colonnes.

On comprend qu'en face de pareilles indignités, la plume nous tombe des mains ; l'indignation fait place au mépris le plus profond et l'on se contente de murmurer amèrement : "Pauvre nature humaine ! où est la fange que tu n'aies sali de ton contact ?"

Et ces gens-là prospèrent insolemment ! Et ces gens là jouissent de l'estime publique, s'enrichissent de nos sueurs, puis nous rient au nez !

Pour Dieu, c'est à croire que l'on rêve ; c'est à en devenir d'une misanthropie sauvage ! Ah ! quand ce jeu de bascule de l'échelle sociale qui tient en haut ceux qui devraient être en bas cessera-t-il ?

TAPE-A-MORT.

PORTRAIT DE NOÉ.

Afin de satisfaire la curiosité de nos lecteurs qui n'ont pas le plaisir de connaître, même de vue, Noé Largevin, nous voulons aujourd'hui leur en esquisser le portrait.